

Etudiants et alcool : se remplir ou se vider ?

*Anne Delaigue,
psychologue clinicienne, psychanalyste, responsable du service
de psychologie de l' Ecole Polytechnique, vice-présidente de
l'ASGE (Association Santé Grandes Ecoles)*

Titre accrocheur, jeu de mot facile ? Pas seulement. Cette question reflète surtout l'angoisse majeure des étudiants : sont-ils eux-mêmes vides ou pleins ?

Plongée quotidiennement dans l'écoute clinique des élèves polytechniciens, je suis entraînée avec eux dans ce double courant, provoquant souvent des tourbillons et la peur intense d'une noyade.

Comment peut-on se sentir vide alors qu'en apparence on a tout : la réussite promettant un brillant avenir, après un parcours d'excellence fait d'une suite d'épreuves difficiles remportées à chaque fois haut la main et suscitant toujours l'admiration ?

Le thème du paradoxe servira de fil conducteur à quelques réflexions face à ces pratiques qui poussent les étudiants à perdre leur raison le plus vite possible dans l'alcool, eux qui se sont tant appuyés sur elle pour exister jusque là.

« Depuis que je suis scolarisé, la première chose que je fais, en rentrant à la maison, c'est d'annoncer mes notes à ma mère qui n'aurait pas toléré que je n'aie pas les félicitations à chaque trimestre. Je m'en rends compte maintenant, car je vois mon petit frère qui est en 6^{ème} en faire autant. Lui, en plus, il joue dès qu'il peut à enfiler mon bicorne et mes gants de grand uniforme, ce que je ne pouvais pas faire, étant l'aîné ». Enfiler un uniforme, c'est une contrainte bien connue des bons élèves. Bien avant d'endosser l'identité acquise à leur entrée en grande école ou en fac, quelle que soit la filière, ils décrivent comment, depuis l'enfance, ils se sont retranchés derrière cet aspect impeccable du premier de classe, qui leur a conféré une place particulière.

Etre un bon élève, c'est avoir pris plaisir à l'intellectualisation, mécanisme de défense décrit par Freud qui permet de se réfugier dans l'abstraction par peur d'affronter ses pulsions trop puissantes, antagonistes et indissociables. Depuis la naissance, chacun est soumis à ce paradoxe permanent né du conflit entre nos pulsions de vie et nos pulsions de mort, moteur de l'existence. Le principe de réalité prend progressivement le pas sur le principe de plaisir, et l'enfant acquiert une estime de soi suffisante pour affronter les frustrations de la vie. De la qualité de son narcissisme dépendra sa capacité de résister aux effractions pulsionnelles ultérieures.

A l'écoute de ces étudiants, je suis régulièrement frappée par le contraste majeur entre leur enfance très lisse, apparemment sans histoire et la plainte qui en découle : personne ne s'occupe de l'enfant sage qui réussit, trop bien installé à cette place, en famille comme à l'école. Paradoxe douloureux, certains regrettent de n'avoir pas plus inquiété leurs parents. Ceux-ci pouvaient-ils imaginer l'angoisse urgente à apaiser derrière cette façade tranquille ? Carence et insécurité reviennent massivement, d'abord à l'adolescence, puis à l'entrée en grande école.

Première cause du vide à remplir ensuite ? Le paradoxe de l'enfant brillant en classe, c'est qu'il n'a jamais le droit de se plaindre puisqu'il est admiré et envié par les adultes. Souvent en avance scolairement car il a sauté une ou deux classes, il est mal intégré en cour de récréation puisqu'il est plus jeune et prend l'habitude de taire ses doutes. De ce décalage il garde ensuite une grande difficulté à mesurer ses limites, le plus souvent escamotées par l'entourage qui s'est étayé sur son aisance apparente. Pendant toute la période de latence, la sublimation lui permet de se tenir à distance de ses conflits pulsionnels au profit des acquisitions intellectuelles et le rend curieux de tout, sauf de lui-même. Le risque majeur en ce cas est de confondre durablement « avoir des bonnes notes » et « aller bien »...

Le corps, temporairement dompté par la dérivation intellectuelle de ses désirs, se remanifeste brutalement à l'approche de la puberté. « Le Moi est avant tout corporel » a écrit Freud, et notre identité se construit en dialogue permanent entre psyché et soma. Dans son ouvrage « Résultats, idées, problèmes », il déclare : « Nos meilleures vertus sont nées comme formations réactionnelles et sublimes sur l'humus de nos pires dispositions. L'éducation devrait se garder soigneusement de combler ces sources de forces fécondes et se borner à favoriser les processus par lesquels les énergies sont conduites vers le bon chemin ».

Le plus souvent pourtant, c'est à un refoulement massif de ces « sources fécondes » que l'on assiste au moment de l'adolescence chez ces élèves. Face à l'important déséquilibre hormonal qui le déstabilise, l'enfant sage en pleine mue physique et psychologique mobilise tous les mécanismes de défense qu'il a à sa disposition : il refoule, annule, rationalise, régresse, projette, se réfugie dans la rêverie... Embarrassé par ce corps encombrant, il accentue encore la transformation des afflux pulsionnels en pensées abstraites : l'affect est converti en idées, et perd sa charge angoissante. Ce mécanisme d'intellectualisation, déjà très familier, aura bien du mal à être assoupli après la réussite au concours, et retarde la prise de contact avec la richesse des émotions. Là aussi le vide s'installe, paradoxe que personne ne soupçonne chez ces adolescents en apparence si riches en connaissances et en réflexion.

A ce surinvestissement intellectuel massif s'ajoute l'ascétisme, qui pousse fréquemment les adolescents à renoncer à toute jouissance corporelle, même la plus innocente, et les amène parfois à s'infliger des conditions de vie extrêmes (privations, épreuves physiques difficiles) afin de protéger le Moi contre les exigences pulsionnelles nouvelles qui sont sources d'angoisse. Bien que ce mécanisme de défense soit en théorie transitoire, on note cependant que leur apparente facilité à supporter de très importantes charges de travail facilite ultérieurement l'adaptation aux classes préparatoires.

Ce fonctionnement est donc prolongé tardivement (jusqu'à l'entrée en Ecole) et leur interdit les plaisirs des jeunes de leur âge en les décalant d'autant de leur génération. Quoi de plus logique ensuite que la tentation de passer à des conduites spectaculairement inversées ? On n'avait rien le droit de faire, il faut rattraper son retard, en passant d'un extrême à l'autre. « Aidez moi madame, je n'ai pas fait ma crise », se plaignent souvent les polytechniciens. Si l'on boit, alors il faut que les quantités soient impressionnantes, pour être sûrs qu'on est enfin sortis de l'adolescence. Le retour du refoulé corporel massif est à la mesure de ce qui a été tu c'est-à-dire qu'il implique la démesure, bien difficile à nuancer ensuite.

Enfin, l'adolescence nécessite un retour en force de la sublimation: déjà acquise depuis l'entrée à l'école primaire, elle permet de transformer la curiosité sexuelle en curiosité intellectuelle ; sublimer, c'est dériver l'énergie d'une pulsion sexuelle vers une activité valorisée. « Grâce à la sublimation, le plaisir est tiré du travail psychique et de l'activité de l'esprit, des performances intellectuelles » écrit Freud. Mais cette curiosité sexuelle n'est donc pas prise en compte, et reste longtemps un motif d'angoisse qui

« vide » les élèves : « moi je ne saurai jamais m’y prendre, je suis trop décalé face aux filles, je ne peux pas affronter leurs regards sans avoir bu » .

D’où provient cette formidable énergie qui pousse ces bons élèves à entreprendre des études si sélectives ?

Il est bien difficile de démêler ce qui leur appartient en propre dans leur décision, des fantasmes de leur entourage familial et scolaire dans lesquels ils ont baigné très tôt. Déjà bien entraînés depuis l’enfance à se conformer aux attentes des adultes, ils sont passés maîtres dans l’art d’éviter leur propre questionnement, puisque notre système éducatif les y encourage. Il n’y a pas beaucoup de « parcours d’excellence », il s’agit de trouver les bonnes portes d’entrée, et de ne pas quitter ces rails.

Tous leurs proches s’y consacrent, sans que les élèves y participent vraiment : on sait d’avance pour eux quelle doit être leur place. Il leur faut se maîtriser, masquer leurs besoins, canaliser leur trop-plein d’excitations, face aux exigences extérieures : « la seule fois où j’ai un peu bavardé en classe, en 5^{ème}, le prof m’a dit : ta crise d’adolescence, tu la fais à la maison »... Au moment des concours, c’est l’angoisse de toute la famille que les élèves doivent gérer et il arrive qu’après leur réussite, la réaction de l’entourage les glace : « tu peux nous remercier » ... Ont-ils complètement disparu ? En tous cas, ils sont nombreux ensuite à craindre d’ « être invisibles », de « ne plus avoir de consistance », « j’ai peur d’être devenu un fantôme, puisque je ne sais pas du tout qui je suis, ni ce que je veux ».

Il existe dans toutes les professions des dynasties familiales, des avocats aux médecins, en passant par les grandes écoles, scientifiques ou commerciales. Très régulièrement, le bon élève hérite de cette mission héréditaire, injonction transgénérationnelle souvent inconsciente, impossible donc de s’y soustraire. Comme l’a écrit Kathleen Kelley-Lainé dans son ouvrage « Peter Pan ou l’enfant triste » : « les paroles prononcées au-dessus du berceau d’un bébé ont toujours une grande portée ; elles sont même parfois d’une telle force qu’elles en viennent à dominer toute la vie d’une personne ».

La revue mensuelle des anciens de l’Ecole Polytechnique, « la Jaune et la Rouge », publie tous les mois son « carnet polytechnicien » qui rappelle aux élèves leur filiation depuis les origines napoléoniennes et la nécessité de la pérenniser. J’ai relevé récemment une annonce particulièrement saisissante

puisqu'elle fait part du décès d'un ancien de la promotion 1935 (donc approximativement né en 1915), dont la famille peut s'enorgueillir de polytechniciens depuis la création de l'Ecole, le trisaïeul du défunt étant de la promotion 1794 ! Avait-il vraiment choisi d'intégrer l'X ? Et peut-on y échapper actuellement, quand « on en a dans la famille » ?

Comme pour souligner encore ce grand fossé qui existe chez les élèves entre leur parcours scolaire brillant et leurs questions identitaires, un grand cabinet de chasseurs de têtes a fait paraître une annonce dans cette même revue, à leur intention: on y voit un jeune adulte qui sourit en ouvrant les bras, loin en dessous de son bicorne, avec cette légende : « Vous avez réalisé le rêve de vos parents... Maintenant, commencez à vivre les vôtres ! » Même provoquant, l'énoncé de ce paradoxe est pour eux une évidence, le plus difficile étant précisément de savoir où sont passés leurs rêves. Après une réussite tant idéalisée qu'elle a occulté tout autre accès au futur, il est sûrement tentant d'utiliser pour cela les « paradis artificiels » qui permettent un accès rapide à l'onirique.

La traversée des années de prépa ou d'études universitaires difficiles implique un renforcement de la pression, puisque les élèves ont mis en place un Idéal du Moi sévère. Ils endossent ce projet vertigineux : « faire partie de l'élite » et se trouvent aux prises avec une notion identitaire floue et violente : « être le meilleur ». Il n'y a plus aucun choix : ils sont contraints de réussir. Le sentiment de vide intérieur est une expérience fondatrice qui permet à chacun d'intérioriser ses liens à l'autre, de se saisir de sa propre pensée, d'utiliser ses ressources pour accéder à sa richesse et son originalité. Impossible dans cette longue course de fond de les laisser vides : on colmate le moindre espace intérieur, on les remplit de savoir, et on applique finalement la même stratégie que celle à laquelle plus tard ils auront recours pendant les soirées pour se rassurer : on les gave !

« Je suis comme une éponge, sans protection, j'absorbe tout, comme un petit enfant » se plaint à moi une élève, qui a encore peur du noir quand la nuit tombe. Depuis son entrée en 6^{ème}, elle souffre d'épisodes anorexiques, surtout pendant l'été, au moment où s'arrêtait l'école qui atténuait son sentiment de vide massif. Tant qu'elle pouvait travailler à satiété, elle était capable de se remplir de bonnes notes qui calfeutraient à peu près ses brèches. A l'arrivée à l'X, son cocon a craqué, et elle s'est amaigri spectaculairement, en se décidant heureusement à entreprendre une psychothérapie dans notre service.

Bien qu'ils aient tous déjà bu pendant des soirées au lycée ou au collège, c'est à l'entrée dans la filière d'excellence que la conduite d'alcoolisation excessive se développe. A l'excitation suscitée par l'intensité des efforts fournis pendant les concours succède un effondrement dépressif, contrecoup de cette tension majeure et du clivage mis en place massivement pour ne pas être distrait dans son parcours. Ces deux phénomènes creusent régulièrement le lit de l'angoisse, et amènent un sentiment étrange d'être parfois coupé en deux. Portés depuis longtemps par l'illusion de la grande école idéalisée, beaucoup se sentent brutalisés par le retour à la réalité. Quelle que soit la réussite, elle ne peut être que décevante, face à l'infini des possibles fantasmés. Paradoxe majeur : c'est au moment où l'entourage très gratifié les imagine eux aussi grisés par leur succès qu'ils se sentent le plus vides, obligés de noyer leur chagrin, pour éloigner leur peur massive de l'avenir.

« Quand j'ai appris mon intégration à l'X, j'ai été heureux une seconde, et puis je me suis dit tout de suite : et après ? Je n'ai jamais rien choisi ni échoué depuis mon enfance, que va-t-il se passer si j'arrête cette course ? Vais-je perdre mon identité ? » Seul fils d'une famille modeste après deux sœurs aînées moins brillantes, cet élève est venu consulter en urgence à la veille de fiançailles qu'il ne pouvait affronter sans une intense angoisse, tant il avait peur de se tromper, lui qui n'avait jamais eu besoin de prendre une décision puisqu'il réussissait toujours tout... Pas d'alcoolisation excessive chez lui, mais une conduite addictive au travail. « Sans ma réussite scolaire, je n'étais personne à l'école, ni bon en foot, ni cool, pas de place possible dans le groupe. »

La quête permanente du « encore mieux » est devenue un réflexe vital depuis si longtemps que si l'on coupe cet oxygène, le manque est vécu comme une asphyxie qu'il faudra combler au plus vite, autrement. Pour éviter la confrontation au flou induit par l'incertitude face à tous les choix qui vont se présenter, les étudiants ont recours à des rituels massivement régressifs, une oralité partagée en groupe qui leur permet de trouver un refuge facile. Le corps retrouve sa place initiale de pare-excitations qui autorise à ne plus du tout penser.

Avant la fin des concours, les anciens se chargent d'initier ceux qui passent leurs oraux à la consommation « open bar ». L'alcool permet de se rassurer et de transmettre au plus vite les nouvelles règles du jeu qui vont souder le groupe. Il faut apprendre deux choses, absolument prioritaires, si

l'on ne veut pas faire partie des « geeks », ou des « autistes », bref des boucs émissaires d'une promotion. Les nouveaux doivent s'habituer vite à ingurgiter d'énormes quantités de mélanges souvent opérés au hasard par les élèves grâce aux stocks dont les grands alcooliers proposent aimablement un approvisionnement régulier et généreux, à des tarifs qui autorisent tous les débordements.

Ils doivent aussi faire croire aux autres qu'ils ne travaillent jamais, ce qui accentue encore la pression qui les coupe d'eux-mêmes. On doit être « cool » et on ne peut toujours pas dire son inquiétude. Pendant toutes les études ensuite, il faudra cacher qu'on n'est pas tout-puissant, qu'on n'a réussi que grâce à un énorme travail et qu'on a donc peur d'être démasqué par les autres qui eux, sont sûrement des « vraies élites », d'où leur plainte fréquemment énoncée : « je suis un usurpateur » ... C'est probablement pour les rassurer que toutes les formations supérieures, universitaires, grandes écoles, IUT, professions paramédicales etc. ont inventé les fameux week-ends d'intégration (les WEI) où l'on apprend en groupe à associer étroitement dose massive d'alcool et plaisir. Paradoxe majeur : au moment où les élèves sont enfin autorisés à être « grands » par leur entourage, ils se comportent comme des « très petits », avec des jeux et des paris qui rappellent l'école maternelle, à la différence près qu'ils se mettent en danger.

« Pendant mes trois années de prépa, je ne m'autorisais qu'un documentaire animalier le samedi soir pour me distraire », m'avoue cette polytechnicienne, qui était donc bien loin du programme des festivités proposées pour souder le groupe et rattraper son retard. Parmi les grands classiques de ces week-ends initiatiques obligés, outre les trajets saturés d'alcools à volonté qui les désinhibent rapidement, citons le « trophée Ricard » qui propose une course de relais par équipes, ponctuée à chacune des cinq étapes d'un verre obligatoire de cinq centilitres à boire cul sec, soit vingt-cinq centilitres d'alcool fort par personne, quantité qui dépasse déjà largement les doses dites « critiques ». On apprend ensuite à compter les verres en mètres : un mètre, c'est dix verres, en général la quantité commandée pour deux, « pour commencer ».

Devant la généralisation de ce phénomène, les responsables des formations étudiantes ont recherché des solutions de prévention, dont les plus adaptées sont celles organisées en partenariat étroit avec les étudiants eux-mêmes. L'une des réponses à leur angoisse existentielle massive est certainement la possibilité d'entreprendre un travail de psychothérapie

analytique auprès d'un des services de psychologie créé à leur intention. Ouvert en 1946, celui de l'Ecole Polytechnique est à la disposition de tous élèves qui en font la demande, et leur garantit la confidentialité. De nombreuses grandes écoles ont fait ce choix, et depuis 1988 toutes les universités offrent aux étudiants ces consultations qui leur permettent enfin d'explorer et d'apprivoiser leurs limites intérieures autrement qu'en se remplissant jusqu'à saturation.

Les psychologues cliniciens qui soignent cette population sont unanimes sur l'évitement systématique de la question de l'alcool dans la demande des étudiants. Ils s'alcoolisent bien sûr, souvent beaucoup, mais ils ne viennent pas pour cette raison et sont surpris qu'on le leur fasse remarquer. Le propos de ces analyses est de leur éviter de faire partie des ces « piliers du Bô-bar » et du groupe des « alcooliques non anonymes » qui le fréquentent tous les soirs et de les aider à sortir du paradoxe tragique de se sentir « comme un kinder surprise : une coquille presque vide, et si on la casse, on me verra tout petit à l'intérieur puisque je n'ai pas assez de densité »... Nous les accompagnons dans ce travail de patience, pour qu'ils se débarrassent enfin de cette plainte terrible :

« J'aimerais tellement être un imbécile heureux, qui ne se pose pas de question, croyez vous que ce soit encore possible ? »